

Massoud Younes

Beyrouth, amie de la mer

Les Beyrouthins ne constituent qu'une petite minorité de la population de Beyrouth. Moi, je ne suis pas Beyrouthin et pourtant, il y a bien cinquante ans que j'y réside. Je ne suis pas de Beyrouth et j'ai passé ma vie à Beyrouth. Quel regard alors porter, un regard intérieur ou un regard extérieur, sur cette ville ?

Je la sais capricieuse, Beyrouth, d'humeur changeante, imprévisible. Ses dirigeants, elle les acclame, les vénère le premier jour pour les renier le lendemain et s'en repentir le jour suivant. A quoi est due cette versatilité qui embarrasse les vainqueurs autant que les perdants ? Qui trompe qui, des dirigeants ou de la population ?

Une explication eurocentrique est toute prête: Les levantins – et Beyrouth est la ville levantine par excellence – sont de caractère léger. Ils ont le sang chaud et la décision précipitée. Voilà une réponse de l'extérieur. Mais d'un extérieur qui vient de trop loin pour un homme qui a longé, cinquante ans durant, les murs de cette ville.

Beyrouth est amie de la mer. Elle n'est pas la seule ville côtière du Liban. Mais toutes les autres, Tripoli, Byblos, Sidon et la prestigieuse Tyr, vieilles cités maritimes du temps des Phéniciens, ont choisi une autre vocation à l'époque moderne. Elles ont tourné le dos à la mer. Seule Beyrouth est restée fidèle à son histoire ancienne. Son tissu urbain s'est constitué depuis deux

Massoud Younes, né en 1943, est marié et père de trois enfants. Docteur en sociologie juridique de l'Université de Paris II, ancien enseignant à l'Institut de sociologie de l'Université libanaise, il enseigne actuellement à l'Institut de sciences politiques de l'Université Saint Joseph, et dirige depuis 1993 Al-Massar, un centre d'édition et de recherche en sciences sociales.

siècles autour de son port, ceint par le centre ville, autour duquel elle s'est depuis lors progressivement développée. L'idée-force était d'être la porte qui donne sur la mer. Géographiquement, la ville est une péninsule, ou un colosse s'appêtant à plonger dans la mer, le regard visant le large. La géographie de Beyrouth se confondant avec son histoire, le centre de Beyrouth n'est pas à Beyrouth. Il est marin et mystérieux. Il réside dans les rêves des voyageurs. Le

centre de Beyrouth est au grand large.

La ville s'ancre dans l'imaginaire qui s'allie aux eaux bleues de la mer. Et c'est la raison de son esprit perpétuellement frondeur.

Beyrouth, ville de liberté

Les intellectuels arabes des années cinquante et soixante, poètes, artistes, écrivains en tout genre, fuyant des régimes répressifs, qui se réunissaient tous les matins dans ses cafés-trottoirs, ne se sont pas lassés de chanter «Beyrouth-ville-de-liberté».

«Beyrouth-liberté» devint un slogan constamment répété, au point d'ensevelir la liberté sous le mythe de la liberté. De Beyrouth fut ainsi exclu le peuple de Beyrouth. Comme si le pouvoir de s'y exprimer librement était un procès naturel, un arrangement accidentel. Ils n'avaient pas compris, ces intellectuels, que cette liberté était le fruit de

choix réalisés par des hommes, que si leur parole était libre dans cette ville, c'est que cette ville rêvait et que, derrière elle, c'était tout un pays qui rêvait. Plus tard, quand, au milieu des années 1970, la ville, le pays se sont embrasés, et que les intellectuels arabes durent quitter la capitale et la violence qui s'abattait sur elle, la vérité intime du prix de la liberté se dévoila: les souffrances et le sang versé dans cette ville, dans ce pays malheureux, qui se trouvait à contretemps de sa région et de son époque, par amour de la liberté. À contretemps, le Liban se débattait dans son sang, prisonnier d'un dilemme entre une démocratie abhorrée par son environnement régional et une dictature rejetée par sa population. Et l'Occident, portant un regard apathique en dépit de déclarations de bonnes intentions aussi rituelles que décoratives. La libération du sud du Liban en 2000 ne sera pas le dernier épisode en date. Une nouvelle guerre en juillet 2006 frappera le Liban de ses fleaux. Combien est cher le prix payé pour reconquérir la liberté ! Apologie facile ou regard objectif porté sur sa ville par un homme qui lui est étranger ?

Réalité ou fantôme ? Cette ville est autant maudite que vénérée et protégée par ses habitants. Ils l'accusent de tous les maux, de tous les péchés. Mais sitôt que ses libertés sont mises en danger, se lèvent des générations prêtes à se battre et à se sacrifier pour les défendre, contrastant avec la trahison de leurs aînés, désabusés. Beyrouth est une citée damnée, partagée entre la fidélité et la trahison, et ce partage se ramène à son mal congénital : l'incertitude.

Beyrouth, ville damnée et attachante

Un peuple voué au risque. Ceux qui le courent, envoutés par le rêve, et ceux dont le rêve est brisé par les expériences du passé. Le combat est un honneur, la trahison serait-elle un savoir ? L'honneur et le savoir dans cette ville se malmenent indéfiniment dans un précaire qui dure éternellement, pour que cette ville soit damnée. Damnée mais attachante. Pourquoi les Européens, une fois qu'ils se trouvent à Beyrouth, ne veulent-ils plus jamais la quitter ?

On la dit cosmopolite, formée de strates successives. Les plus profondes remontent à des temps immémoriaux et Beyrouth n'a jamais renié la vocation de son histoire. Même en 1982, alors qu'elle était assiégée, meurtrie, bafouée, défigurée en village.

L'Autre, ici, est familier. Mais suffit-il que l'Autre soit adopté par la ville pour qu'il s'en éprenne ? C'est peut-être du fait de sa non-consistance et même de son inconséquence, c'est peut-être parce que cette ville est condamnée qu'elle plaît aux étrangers. Ici réside, sans doute, cet ineffable qui crée autant de déchirements chez les étrangers obligés de la quitter que de nostalgie faute de la retrouver.

Il est des villes bâties sur du sable. Des villes aux rues spacieuses, luxueuses, mais sans saveur et sans odeur. Vous les quittez après y avoir longtemps vécu comme vous quitteriez un hôtel. Beyrouth est différente. Elle a l'odeur de l'Histoire et laisse la trace de son parfum dans les mémoires. Ses rues tortueuses ne se résolvent pas dans des équations géométriques répétitives, économiques pour le souvenir comme pour le regard. Ses rues turturées, on s'y assoit...

Beyrouth est comme le vice, jamais neutre ni profane. Habitée par les fantômes, les passions et les folies, elle est un château dont les murs parlent, dont les portes et les fenêtres parlent, dont les caves et les greniers, les chaises et les tables, les verres et les tasses à café parlent.

Je me souviens du moment où je suis revenu, quelques années après, dans la maison que j'habitais pendant la guerre. J'écoutais des voix. Vous les écoutez, silencieux, dans l'intimité de la solitude. Voilà de quoi vous faire conclure définitivement que cette ville est damnée.

Damnée, et pourtant elle éclate de vie, puissante et éthérée tout à la fois. De destruction en destruction, elle se relève, déblaye ses gravats et se reconstruit. Trois tremblements de terre ont enfoui Beyrouth sous terre. Le quatrième a été l'ouvrage de nos mains d'hommes appartenant à cette ville damnée. On dit que Beyrouth est habitée par le Diable et que le Diable ne détruit jamais son logis. C'est pourquoi Beyrouth vit et survit.

Paroles qui défient la science et le savoir positif. Le secret de la vie et de la survie de

Das Abkommen von Tâïf

Wann der «Bürger- und Regionalkrieg» im Libanon, der im April 1975 begonnen hatte, wirklich zuende ging, ist nicht leicht zu sagen. War es nach einer letzten Ausblutung im Jahre 1990 oder schon früher durch die Diplomatie?

Im Herbst 1988 waren die Verfassungsorgane des Landes blockiert. Es gab zwei Regierungen (Ministerpräsidenten), einen pro- und einen kontrasyrischen, dafür aber keinen Staatspräsidenten. Gleichzeitig waren die Kämpfe im Land mit grosser Intensität neu aufgeflammt. Ausserdem hatte sich jedoch das arabische und das internationale Umfeld in den späten 1980er Jahren derart verändert, dass es der Gipfelkonferenz der arabischen Liga Mitte 1989 in Casablanca gelang, eine Dreierkommission (Saudi-Arabien, Marokko, Algerien) einzusetzen, die ein «Versöhnungsdokument» ausarbeitete, das Ende September, Anfang Oktober den von den Wahlen von 1972 noch verbliebenen (etwa zwei Drittel) libanesischen Parlamentariern in Tâïf (Saudi-Arabien) zur Diskussion vorgelegt und von diesen «abgesegnet» wurde.

Beyrouth est ailleurs, longtemps caché par les Beyrouthins dans un entêtement général. Moi qui suis étranger, je voudrais le divulguer, au risque de trahir une énième fois, moi qui appartiens à la génération de la trahison.

Beyrouth est un animal marin, enveloppée par l'eau, l'eau est son poumon. Quand du ciel et de la terre, tout conspire à l'étouffer, c'est par là qu'elle respire. La mémoire de cette ville saigne

Die wichtigsten Reformvorschläge in diesem Dokument, die im August 1990 in die Verfassung übernommen wurden, lauten:

Der Libanon ist seiner Identität und Zugehörigkeit nach ein arabisches Land.

Die Macht des (maronitischen) Staatspräsidenten wird reduziert.

Der (sunnitische) Ministerpräsident erhält grössere Befugnisse.

Die Parlamentssitze gehen zu gleichen Teilen an Christen und Muslime (d.h. die Christen verlieren ihr parlamentarisches Übergewicht).

Das libanesisches Territorium ist von fremden (d.h. zunächst israelischen und längerfristig auch von syrischen) Truppen zu räumen.

Der politische Konfessionalismus (d.h. Proporz aufgrund der Religionszugehörigkeit) soll nach und nach beseitigt werden. H.F.

de projets imaginés et jamais entrepris, d'idées pour sauver le monde et le détruire. Rêves qui se muent en cauchemars et cauchemars devenus passage obligé pour un monde rêvé. Beyrouth en ce sens résume le monde, elle serait le Centre du monde. Mais si son Centre se projette en dehors d'elle, au grand large, la leçon de Beyrouth c'est que le Centre du monde n'est pas dans ce monde, mais quelque part dans la mer...

Abbas Beydoun More than Beirut, less than a capital

Beirut seems to me to be shrinking. It is a literary metaphor, but maybe also my image of Lebanon. Before the war, Beirut covered more ground. We used to go downtown and then make a flying visit to Bourj Hammoud, Bir el-Abd or Dekouaneh, which were all part of it.

Now Bourj Hammoud is not in Beirut, while Bir el-Abd is in that vast rubbish dump they call the southern suburb. If the traffic flows smoothly, the two suburbs are a few minutes away from each other by car. But they are both suburbs, and if we go to either of them for some reason, such as buying something cheaper or seeing an agent who imports servants, we feel we have left Beirut. The city is shrinking to the area of the one urban quarter we have left, its wings have been clipped and frontiers have been drawn for it which it did not have before. And the frontiers cannot be crossed, they are like fortifications.

The ring marks the boundary

The «pure» city, which can be crossed on foot in an hour, is only that in relation to the suburbs besieging it. In itself it has not yet overcome its recent division and implicit lines of contact. The «Ring» still marks a boundary between East and West Beirut, and people do not venture beyond the lines of contact. They just meet in the commercial centre, Monod and Gemmayzeh, to spend the evening and amuse themselves. I don't know what

map they have of the city in their heads, but I doubt if they all have the same one.

We find it hard to put the commercial centre back on to the map of the city. People who knew the city before are surprised that it is the centre now. We reach it across bridges, tunnels and wide roads, elegant and well-

tended, unexpected in a city centre. We no longer know what to call it, since the commercial centre or «downtown» does not fit it. We're also doubtful about its position. Sometimes we call it Solidère and feel that it is now at the foot of the city, its seaside suburb, as it were – an aristocratic suburb of course. The city we know ends there. Here is another concept of the city, not just because of its European aspect, but also thanks to the places of worship which hint at a network of life and relations now lost. People who come here are mostly passers-by, gazing at the elegant walls, walking through the passages and squares as strangers, amazed at a prosperity with no corresponding life behind it. It has a kind of magic felt by the visitor who does not stay long but soon returns to his crowded quarter where the purely utilitarian character dominates. The centre which is not a centre has become a place for excursions.

Young people do not know, and older people have forgotten, that the centre was once more congenial, and we would swarm out from it into narrow streets like Hamra, whose very narrowness and intimacy gave them charm. They do not know, or they have forgotten, that these expanses